

Annexe : Carlo M. Martini, *Ô mon peuple, sors de tes servitudes*, Éd Saint-Augustin 2005, pp. 104-108.

« J'ai l'habitude de suggérer comme un des remèdes (surtout à ceux qui éprouvent un certain malaise face à la confession individuelle, qui leur paraît un peu trop formelle) le « colloque pénitentiel ». C'est-à-dire quelque chose de plus relié à la vie; sorte de liturgie pénitentielle personnelle, qui élargit les données de la confession individuelle, selon l'esprit et la lettre du nouvel Ordo Penitentiae, qui nous offre nombre de possibilités en ce domaine. Voici trois temps de ce « colloque », ils me semblent utiles pour inscrire la démarche pénitentielle dans l'ensemble de la vie: la « confessio laudis », la « confessio vitae », la « confessio fidei ».

La « confessio laudis » (je donne au mot confession le sens qu'il avait dans le latin chrétien de saint Augustin), est le premier temps d'un bon colloque pénitentiel. En présence de Dieu et de l'Église, et donc en présence du ministre de l'Église, je reconnais les dons que Dieu m'a accordés. Cette façon de commencer par la louange de Dieu permet à l'homme de se détendre intérieurement. La confession ne doit pas être vécue simplement comme une accusation formelle, un peu angoissante, mais d'abord et avant tout comme une louange de Dieu. La personne est invitée à rendre grâce, à se voir elle-même sur fond d'amour de Dieu, et de ses dons; il est curieux de voir alors combien les personnes réagissent aisément et découvrent toujours quelque chose pour quoi rendre grâce. Le péché n'est pas simplement lié à une loi abstraite, il appartient au dialogue avec Dieu, dialogue qui part de l'amour que Dieu nous porte, du bien qu'il veut pour nous: en découle alors principalement la correspondance ou l'ingratitude.

La « confessio vitae » est l'accusation des péchés, où nous exprimons ce qui nous pèse, ce dont nous n'aurions pas voulu la présence dans notre vie, ce que nous voudrions n'avoir pas commis, ce qui nous gêne et nous attriste. C'est partir, pour le pénitent, de ce qui entrave son amour de Dieu et du prochain; cela, parce que le péché s'inscrit dans la manière de répondre à Dieu.

Ne pas répondre à Dieu provient de différents éléments négatifs qu'il est bon de reconnaître; il faut déterminer les attitudes fondamentales qui sont contraires à la dignité de l'homme et contrarient sa marche vers Dieu. Je dirais davantage: à cette lumière, si nous confessons ce dont nous regrettons l'existence dans notre vie, cela a de la valeur même s'il ne s'agit pas directement d'une faute, mais constitue la source de mille petites fautes quotidiennes. Je pense à certaines rancœurs, à certaines antipathies, à des blessures injustement reçues, à des mécontentements face aux autres et à Dieu lui-même. Tant de personnes – même pieuses – en veulent à Dieu, pleines de ressentiments, de déceptions, parce que le Seigneur n'a pas répondu à leurs attentes, parce qu'elles n'en reçoivent pas l'aide espérée, parce qu'elles ne voient pas le fruit de leurs actions. Il est bon que ces sentiments remontent à la surface: peut-être qu'il ne s'agira pas d'un péché, à proprement

parler, mais de la cause de distractions dans la prière, de négligences dans la vie de piété, d'impatiences envers les autres, de colères, de ripostes, de revanches, de jalousies, d'ambitions: tout cela naît précisément du coeur, comme le dit l'Évangile. Il n'est guère utile de confesser les manques de patience ou de charité si nous n'en trouvons pas les racines plus profondes, causes d'agitations intérieures.

Peut-être ne voulons-nous pas l'admettre, mais très souvent nous sommes tentés contre l'espérance et contre la foi. Notre foi est languissante, sans vigueur: aux côtés du croyant survit en nous l'incroyant, avec ses raisonnements, ses explications hypothétiques. La «*confessio vitae*» nous invite à mettre devant Dieu notre moi incrédule, sceptique, rationaliste obtus, qui nourrit mille secrètes sympathies avec le péché, la faute, la jalousie, la sensualité, source de toutes autres manifestations encore pires, que nous réprimons ou cachons, peut-être, sous un voile d'inhibition, mais qui, n'ayant pas été soignées en profondeur, constituent la cause latente de tant de comportements négatifs, de découragements, de lassitude, de négligence généralisée.

La «*confessio vitae*», si elle est faite entre les mains de l'Église, dans le coeur de l'Église, et si elle est faite de façon régulière avec une personne qui nous comprend au nom de l'Église, cette confession a vraiment la valeur d'une thérapie spirituelle, ou, plus précisément, prélude à une santé spirituelle qui s'exprime ensuite en la «*confessio fidei*».

La «*confessio fidei*» reconnaît que de nous-mêmes nous ne pouvons nous améliorer: c'est Dieu qui nous sauve.

Si nous nous approchons de la confession c'est pour que Dieu fasse ce que nous-mêmes sommes incapables d'accomplir. La «*confessio fidei*» est une proclamation: «*je crois, Seigneur, que tu peux me sauver*»; elle est requête de pardon: «*pardonne, Seigneur, mon péché*»; il ne s'agit pas d'un pardon de nature purement juridique et formelle, mais d'un don de l'Esprit; il n'abolit pas seulement la réalité du péché mais encore son poids dans la vie. On invoque l'Esprit Saint comme Celui qui est la rémission des péchés, qui nous permet par la foi d'entrer dans le vif du sacrement, lequel devient une participation à l'œuvre salvifique de Jésus dans sa Pâque. C'est la Pâque de Jésus qui nous rejoint par le sacrement de pénitence: comme par l'Eucharistie, avec la même puissance de charité qui unit et façonne.

Il faudrait se poser quelques questions: quelle est ma pratique de ce sacrement de la réconciliation? Sa régularité? Est-ce que je cherche vraiment à me faire aider aux heures difficiles? Lors de mes confessions, est-ce que je m'ouvre aussi profondément que possible, jusqu'à mes motivations intimes? »

Référence : Carlo M. Martini, *Ô mon peuple, sors de tes servitudes*, Éd Saint-Augustin 2005, pp. 104-108.